

# Les glissements progressifs du capital

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

En tâchant de trouver un fil directeur dans le cheminement éclectique de Steven Soderbergh (cinéaste qui navigue avec aisance et rapidité entre *blockbusters* ou films à budgets plus que confortables [la série des Danny Ocean, **Trafic**, **Solaris**] et productions à caractère expérimental [**Schizopolis**, **Full Frontal**, **Bubble** et son intéressante dramatique hybride proche de la télé-réalité, **K Street**]), l'idée m'est venue qu'il était obsédé par l'argent. Au point que son œuvre protéiforme dessinait peut-être une mosaïque, très ancrée dans l'actualité, des diverses transformations et des nombreux aspects de ce qu'on appelle une société capitaliste.

Cette tendance s'incarne parfois dans le fantasme, comme en attestent les vols de banques et de casinos qui font l'argument et le suspense abracadabrant des films de la série Danny Ocean. Mais le volet plus expérimental de son œuvre en offre un autre visage, parfois d'un réalisme cru (**Bubble**), parfois gagné par un sens manifeste de l'absurde (**Schizopolis** et surtout **Full Frontal**), et ce, dans un contexte où il est souvent difficile de distinguer clairement les deux. Du travail en entreprise au travail de bureau qui afflige la condition existentielle de la classe moyenne et de l'*upper-middle class* (**Schizopolis**, **Full Frontal**) à la précarité ouvrière du travail en usine (**Bubble**), en passant par la vie secrète et les mœurs des gens riches pour qui tout s'achète (**K Street**), même l'intimité avec une femme — moyennant le modique taux horaire de 2 000 \$, com-



Steven Soderbergh

me dans **The Girlfriend Experience** —, Soderbergh n'a cessé de reconduire une fascination évidente pour l'argent, le capitalisme et ses conséquences : réalités petites ou grandes du marché du travail et de l'emploi, circulation des capitaux et des marchandises (**Trafic**), voire marchandisation consentie de l'individu (**Girlfriend Experience**). En fait, même le diptyque du **Che** entre dans ce courant. D'abord parce qu'il raconte, dans le premier volet, l'effort d'une lutte visant au renversement révolutionnaire d'un régime colonial et capitaliste. Ensuite, parce que le second volet plonge son héros et ses compagnons dans une réalité parallèle où l'argent manque au point

qu'il participera ultimement à l'échec de la révolution bolivienne, matée par des adversaires qui peuvent profiter des coffres de l'État américain.

Quelles sont les réalités de l'argent, quand on en a, quand on n'en a pas? Une majorité des films de Soderbergh, fussent-ils artisanaux ou produits par les grands studios, déclinent les conséquences et les effets, dans toutes les couches de la société, de ce qui demeure un concept abstrait. Tantôt amusé, tantôt inquiet, souvent avec une distance qui peut s'expliquer par l'aura énigmatique que garde le concept d'argent à ses yeux, Soderbergh explore ce qui pousse tant d'individus à miner leur potentiel dans un travail de bureau, ou incite les gagne-petit à sacrifier leur vie de quart de travail en quart de travail (en ce sens, **Bubble** est peut-être, de longue date, le plus touchant film qu'il ait fait, malgré son approche familièrement distanciée), ou encore qui amène les plus riches à l'employer comme objet de pouvoir permettant d'obtenir des autres des substituts à l'intimité.

C'est ici qu'entre en scène la culture férocement cinéphilique de Soderbergh. Plus précisément, sa « godardophilie ». Pour qui le suit au fil des entrevues qu'il donne, son admiration sans bornes pour le cinéaste genevois n'est pas un secret. Godard aussi, à une époque, a travaillé à des productions importantes (**Le Mépris**, **Week-End**) pour louvoyer ensuite dans une relative et militante obscurité (**Numéro deux**, **Ici et ail-**